

LE CAPITAINE CRAIGNAIT QUE L'*ERIKA* CHAVIRE

Ouest-France du mercredi 14 mars 2007



Karun Mathur, le capitaine indien (ici, en février 2000), n'assiste pas au procès devant le Tribunal de Paris. Archives AFP

Le 11 décembre 1999, le pétrolier lance un appel de détresse. Le capitaine craint de chavirer, mais tient deux discours. Couacs et contretemps...

« *Mayday, mayday !* » Ce samedi 11 décembre, l'*Erika* est à 300 kilomètres dans le sud d'Ouessant. Il fait route vers l'Espagne. La tempête fait rage. Le navire est affligé d'une gîte de quinze degrés. Il penche salement sur tribord, roule, tangué et pique du nez. Les paquets de mer balaient le pont. Les 26 marins sont inquiets. Le capitaine craint tout bonnement de chavirer. À 14 h 08, il appuie sur le bouton rouge de détresse de sa console satellite « *Inmarsat Charlie* ». Le message est immédiatement capté par le Cross d'Étel (Morbihan). Trois minutes plus tard, le centre de sauvetage lui demande de confirmer. Il tente de joindre le navire par radio. Échec.

Le Tribunal de Paris a exploré, hier, ces minutes essentielles dans la chronologie de la catastrophe. On sait aujourd'hui qu'il aurait fallu porter secours au tanker. Le pont du navire est fissuré. Le capitaine a détecté des fuites de fioul. Il cherche à joindre son armateur, la société Panship d'Antonio Pollara. Avec le *Nautik*, le navire le plus proche, il évoque sa gîte, les pertes de fioul et « **une défaillance structurelle** » de la coque. Situation gravissime dont il n'informe pas les autorités côtières.

Au contraire, à 14 h 34, il fait savoir qu'il annule son message de détresse. Il ne demande plus d'assistance immédiate. Situation sous contrôle, dit-il. Il vient de faire demi-tour. Il fait route vers Donges. Le Cross l'ignore. Le président du tribunal s'étonne : « **Il vire de bord et vous ne le savez pas !** » A Brest, un *Super Frelon* et un *Bréguet Atlantique* sont en pré-alerte. Mais l'ordre de décoller n'interviendra que le lendemain. Ils sauveront les marins. Pour le bateau, il est trop tard. Dialogue en anglais

Les urgentistes de la mer sont passés à côté d'informations essentielles. Pourtant, le Cross Corsen (Finistère), a capté une communication en anglais entre l'*Erika* et un navire britannique, le *Fort Georges*. Le pétrolier évoque les fissures. Mais la vigie n'a pas traduit. Le président dégage une lettre anonyme. Le corbeau y explique que ce samedi-là, « **le Cross fêtait son arbre de Noël** ». Le corbeau ajoute, perfide, que « **certains veilleurs parlent très mal l'anglais** ».

Le président s'étonne encore. Après le naufrage, le second capitaine de l'*Erika* est entendu à Brest par les avocats de l'assureur du navire. En revanche, il ne le sera jamais par la juge d'instruction. Antonio Pollara a réexpédié l'équipage en Inde. Quelque chose à cacher ? « **C'est absurde. On m'accable. Les marins ont été maltraités, gardés à vue. J'ai moi-même subi des violences. À Brest, il régnait un climat révolutionnaire, il fallait couper des têtes. Et ici on verra quelles têtes tomberont.** » Il est rouge et furieux. Le président : « **Calmez-vous, M. Pollara. Vous êtes limite.** »

Bernard LE SOLLEU